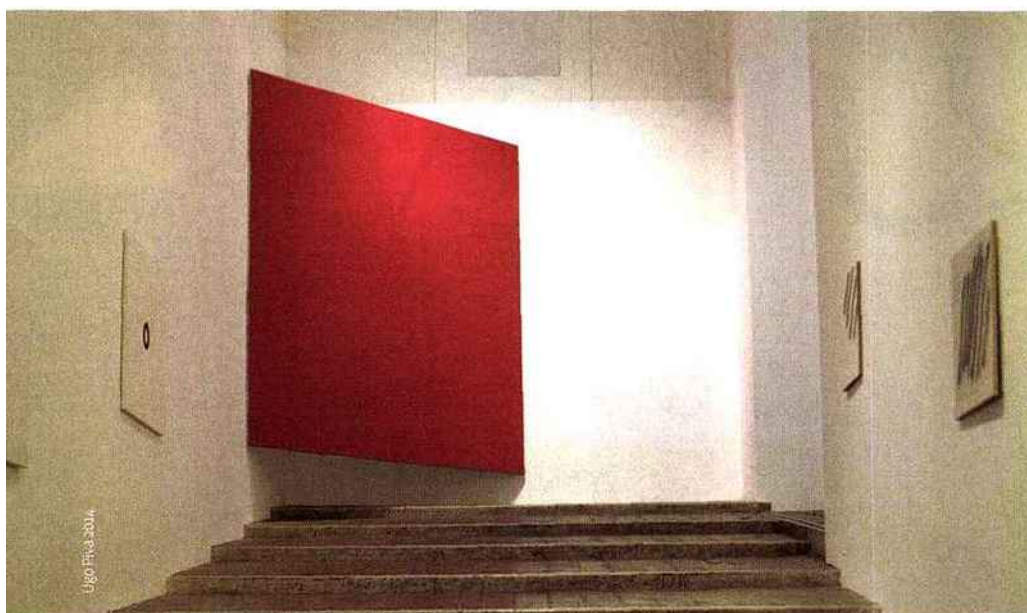


**ART** > ★★★★★ Fou. ★★★★★ Qui. ★☆☆. Fout. ★☆☆☆. Fuel. ☆☆☆☆. Pfiou.

Qui veut la peau de l'abstraction ?

ELLE JOUE SOUVENT À L'ASSASSINÉE MAIS LA PEINTURE ABSTRAITE SORT TOUJOURS GAGNANTE DE SES DUELS.
LA PREUVE À LA VILLA MÉDICIS.



«LA PEINTURE OU COMMENT S'EN DÉBARRASSER»

Villa Médicis

★★★★

Peinture On a essayé de la dépasser, de la réduire à néant même, sans réussite. Duchamp et ses ready-made seraient même pour certains les principaux responsables de sa prétendue décapitation – un marronnier de l'histoire de l'art. Toujours bien vivante, l'abstraction a résisté aux intempéries les plus critiques. Même quand on ne l'attend pas, comme dans une peinture de bord de Seine de Monet, elle fait une apparition. Et malgré un simple motif géométrique à la frontière de l'invisible, flottant sous un monochrome noir (les «Ultimate Paintings» de Ad Reinhardt), malgré un châssis massacré et une toile enduite de peinture pour carrosserie et d'huile de

vidange (Steven Parrino), malgré un carré blanc sur fond blanc de Malevitch ou un «Achrome» de Manzoni, elle a toujours survécu.

C'est ce qu'Eric de Chassey, peintre en peinture, a eu la lumineuse idée de prouver par A+B à la Villa Médicis, à Rome, en rassemblant quatre artistes – Fabio Mauri, Martin Barré, Marcia Hafif et Olivier Mosset – ayant des parcours communs.

RUPTURES ET BREAKS

L'histoire commence à la fin des années 50 et se poursuit encore aujourd'hui: les deux Italiens, le Français et le Suisse ont d'abord corrigé l'abstraction en la poussant dans ses ultimes retranchements, l'ont abandonnée pour un autre médium avant de capituler et d'y revenir, incapables de la laisser tomber. Pendant ce break, Martin Barré est passé par un exercice de style, la photo conceptuelle. Avant, le Français

utilisait des tubes de peinture sans passer par le pinceau, puis peignait ses fameux «Zèbres» à la bombe – en voir autant côte à côte dans cette expo est un grand moment. Barré fait alors imposer la distinction forme/fond, peint en dehors du cadre, gentiment mais en plus balaise que le all-over américain, se moque de la peinture gestuelle et supprime la couleur, vers laquelle il reviendra dans les années 90.

Après son degré zéro de la peinture – une gaze tendue devant deux cercles noirs transformée en un très beau fantôme sobre et érotique –, Fabio Mauri avait choisi la performance théâtrale comme rupture. Grosse erreur. Il ne reviendra à l'abstraction qu'au milieu des années 80 avec deux grands monochromes jaune et rouge insignifiants. Tout aussi peu convaincants, les légers splashes de peinture sur surfaces monochromes de Marcia Hafif,

façon dripping mais anti-all over, ne sont pas vilains mais restent un cran en dessous des œuvres des trois autres artistes présentés par Chassey

MOSSET FORT

Heureusement, Olivier Mosset est là pour maintenir le niveau. Comme Rauschenberg, le Suisse a débuté par un geste radical. une suite étendue sur huit ans du même cercle noir peint sur le même fond blanc, dans le même mètre carré de toile. Deux cents fois toujours différentes pour l'œil, parce que la matière n'est pas appliquée exactement à l'identique. On peut y voir une cible ou un simple cercle, ou une déclinaison de la perfection, mais c'est aussi pour Mosset toute une politique capable d'emmerder pendant une décennie le marché de l'art et son obsession de l'objet unique.

Mais que fait Mosset, biker invétéré par ailleurs, après ça? Des sculptures, ou plutôt des peintures en trois dimensions irrévérencieuses autant inspirées de la sculpture minimale de Robert Morris que du design d'un Tobleron. Puis des monochromes démesurés pour lesquels il prend soin de ne jamais créer lui-même leur couleur: royalement taquin, Mosset préfère faire fabriquer ses teintes d'après des coloris qui entourent notre quotidien. Parce que comme l'a formulé Martin Barré: «Il faut que les gens puissent dire "J'en aurais fait autant"» C'est toujours mieux sans intention particulière.

Jusqu'au 14 septembre.

**Viale Trinita dei Monti 1.
00187 Rome.**

Charles Barachon